

Extrait 1

Eteindre le plafonnier de la salle de bains, mettre ou enlever la manche d'un habit, décapsuler un Coca-Cola, faire passer l'air par pression sous un couvercle pour qu'il cède, j'étais désormais incapable de faire aucun de ces gestes sinon au prix de gesticulations et d'efforts grimaçants, un corps de vieillard avait pris possession de mon corps d'homme de trente-cinq ans, il était probable que dans la déperdition de mes forces j'avais largement dépassé mon père qui vient d'en avoir soixante-dix, j'ai quatre-vingt quinze ans, comme ma grand-tante Suzanne qui est impotente, je ne prends plus de bains parce que je ne pourrais pas me relever de la baignoire et je ne m'accroupis plus sous la douche comme j'aimais à le faire pour me réchauffer au réveil car la tension de mes jambes même un peu croisées et de mes bras sur les rebords de la baignoire ne suffit plus à m'en extirper. Une entreprise était venue pour adapter ma salle de bains à la raréfaction de mes mouvements mais j'attendais encore la barre et le rideau de douche, en fait il aurait fallu mettre des barres partout, des systèmes de poulie, et un siège à l'intérieur de la baignoire pour que je n'aie pas à me relever d'aussi bas, je ne pouvais plus m'asseoir par terre, je l'ai oublié à la fête d'Eufisio à la Villa en m'asseyant sur la pelouse comme tous les autres et j'ai dû appeler Davi à la rescousse pour qu'il me tende la main, j'ai passé le reste de la soirée debout, le sommeil était la dernière chose voluptueuse maintenant que j'ai un mal fou à déglutir et que chaque bouchée est devenue une torture et une hantise, et voici que depuis trois jours le seul fait d'être couché dans mon lit est douloureux parce que je ne peux plus m'y retourner, mes bras sont trop faibles, mes jambes sont trop faibles, j'ai l'impression que ce sont des trompes, j'ai l'impression d'être un éléphant ligoté, j'ai l'impression que le duvet m'écrase et que mes membres sont en acier, même le repos est devenu un cauchemar, et je n'ai plus d'autre expérience de la vie que ce cauchemar-là, je ne baise plus, je ne me branle plus, la dernière fois que j'ai ressuyé un seul poignet n'y suffisait plus, j'ai dû mettre les deux mains, ça faisait des semaines et des semaines que je n'avais pas joui et j'ai été étonné de l'abondance séminale qui redonnait soudain à mon corps une pulsion juvénile, je n'écrivais plus jusqu'à ce jour, je ne peux presque plus lire, et ce que vous trouverez de plus étonnant est que je dispose du moyen de me suicider, les deux petits flacons de Digitaline sont là dans ma valise ouverte, sous mes sous-vêtements.

- (1) **Dans *Le normal et le pathologique*, Canghilem définit la santé par la normativité: avoir la santé, c'est tolérer les infractions pour pouvoir instituer de nouvelles normes de fonctionnement vital. Quant à la maladie, elle « est encore une norme de vie, mais c'est une norme inférieure en ce sens qu'elle ne tolère aucun écart des conditions dans lesquelles elle vaut, incapable de se changer en une autre norme. Le vivant malade est normalisé dans des conditions d'existence définies et il a perdu la capacité normative, la capacité d'instituer d'autres normes dans d'autres conditions. La maladie, l'état pathologique, ne sont pas perte d'une norme mais allure de vie réglée par des normes vitalement inférieures ou dépréciées du fait qu'elles interdisent au vivant la participation active et aisée, génératrice de confiance et d'assurance, à un genre de vie qui était antérieurement le sien et qui reste permis à d'autres. » Quelle expérience du corps le narrateur raconte-t-il ? Se vit-il en grande santé ?**
- (2) **En quoi la sexualité redonne-t-elle vie au corps malade voire mourant ?**
- (3) **A la fin de l'extrait, le narrateur évoque un moyen de se suicider. Comprenez-vous cette tentation ?**

Extrait 2

L'autre jour, en entrant dans ce café de la rue d'Alésia où il m'arrive depuis dix ans de boire quelque chose au comptoir malgré la froideur, sinon l'antipathie que me manifestent les serveurs, je ratai la marche en poussant la porte et me retrouvai à genoux au milieu des consommateurs attablés, impuissant à me relever. Ce moment très brusque dura bien sûr une éternité: tout le monde était stupéfait de voir cet homme jeune terrassé, à genoux, pas blessé en apparence, mais mystérieusement paralysé. Aucun mot ne fut échangé, je n'eus pas besoin de demander de l'aide, un de ces deux serveurs que j'avais toujours pris pour un ennemi s'approcha de moi et me prit dans ses bras pour me remettre sur pied, comme la chose la plus naturelle du monde. Le garçon du comptoir me dit simplement: « Un café, Monsieur ? ». Il m'est arrivé, après que mon médecin m'eut examiné couché, de ne pas pouvoir me relever tout seul de la table, il s'est alors penché sur moi pour que je l'encercle avec mes bras passés autour de son cou, j'avais l'impression d'être un enfant, j'avais l'impression d'être la photo d'Eugene Smith du vieillard irradié et décharné lavé par la jeune infirmière, et je riais de bon coeur, tant la situation était bouleversante, moi qui me sens plus âgé que mon

médecin qui a pourtant sept ans de plus que moi, de me retrouver vis-à-vis de lui dans cette position d'abandon total, je rirais gravement comme un enfant heureux et insouciant, le monde était renversé.

- (1) A l'aide de cet extrait, réfléchissez à la notion de « care » (qu'on peut traduire par « soin » ou « sollicitude »): dans la condition de dépendance qui est la sienne, que découvre le narrateur à propos des autres hommes ?**
- (2) La dépendance est-elle quelque chose d'accidentel, comme un accident de parcours qui n'arriverait qu'aux autres, ou bien relève-t-elle de l'essence de l'être humain ? Analysez la comparaison que fait le narrateur entre la maladie et l'enfance.**
- (3) La charité est-elle plutôt une forme de pitié ou de générosité ? Prendre soin de l'autre, est-ce se rapporter à plus bas que soi ou bien est-ce se tenir sur le même pied d'égalité ?**

Extrait 3

La première fibroscopie avait été un vrai cauchemar: l'abattage du cochon à la campagne. Au guichet on vous regarde avec apitoiement quand vous venez pour une fibro, les secrétaires savent de quoi il retourne, derrière les portes elles ont entendu les hoquets, les cris de protestation, les crises d'étouffement, de larmes ou de nerfs, les vomissements, les déglutitions syncopées, les spasmes. Dans la salle d'attente, une jeune femme demande si ça fait mal. « Non, ce n'est pas douloureux, a-t-on coutume et l'ordre de répondre parmi les infirmières, mais c'est un peu désagréable ». Un peu, tu parles, c'est atrocement douloureux, oui, c'est insupportable, c'est le cauchemar, la violence de cet examen fait immédiatement surgir la nécessité du suicide. La porte s'ouvre, et le commando des égorgeurs entre en scène et se jette sur moi. J'étouffe, je ne supporte pas ce tuyau dont on bourre ma trachée jusqu'à ce qu'il arrive dans l'estomac, j'ai des spasmes, des contractions, des hoquets, je veux le rejeter, le cracher, le vomir, je bave et gémiss. L'idée du suicide revient, et celle de l'humiliation physique la plus absolue, la plus définitive. J'arrache d'un seul coup le tuyau de plusieurs mètres qu'on a fourré jusqu'au fond de mon ventre, et je le jette par terre. Le docteur Domer m'a dit avec agacement: « Ca ne sert absolument à rien ce que vous venez de faire, il va falloir tout recommencer et le passage du tuyau est le moment le plus désagréable, ensuite en principe tout se passe bien, coincez vos mains entre vos cuisses et serrez bien fort pour ne plus avoir la tentation d'arracher le tuyau ». Inconscient j'étais venu seul à cet examen très pénible. Bravement, fièrement, j'avais dû dire au docteur Domer: « Dans le cadre d'une infection HIV, nous recherchons les causes d'un amaigrissement de douze kilos ». Pour le docteur Domer, je n'étais qu'un petit pédé infecté de plus, qui allait de toute façon crever, et qui lui faisait perdre son temps. Le commando des égorgeurs de cochons continuait de s'affairer autour de moi. Il fallait aller le plus vite possible, puisque c'était insupportable. L'apprenti m'avait réenfilé le tuyau noir et l'avait déroulé en le passant de force à l'intérieur jusqu'à ce qu'il atteigne mon estomac. Le docteur Domer ne prononça aucune de ces paroles de réconfort dont j'avais ultra besoin, il ne disait pas: « Tout va bien, le plus dur est passé, respirez bien, c'est bientôt fini ». Il avait regardé à l'oeilleton, à distance, et il avait dit: « Il y a une candidose oesophagienne, on va faire les biopsies ». On me raclait l'intérieur du ventre. Le docteur Domer disait à ses assistants, d'un ton sec et saccadé: « Ouvrez, fermez, ouvrez, fermez, encore une et ce sera la dernière. Ouvrez, fermez ». Il disparut avec l'ensemble du commando des égorgeurs de cochons par la porte où ils étaient entrés, me laissant seul sur la table couverte de papier dans la grande salle vide. Chez moi, j'ouvris mon journal, et j'y écrivis: « Fibroscopie ». Rien d'autre, rien de plus, aucune explication, aucune description de l'examen et aucun commentaire sur ma souffrance, impossible d'aligner deux mots, le sifflet coupé, bouche bée.

- (1) Quel rapport du médecin au patient se fait jour dans ce récit de la fibroscopie ? Le narrateur est-il resté sujet ou bien a-t-il vécu une forme d'assujettissement ? Analysez la comparaison de l'examen médical avec l'abattage du cochon. Examinez aussi le regard du médecin sur le corps malade: quels sont les processus de distanciation mis en oeuvre ?**
- (2) Le narrateur prête au médecin une forme d'homophobie: « je n'étais qu'un petit pédé infecté de plus ». Est-il légitime de considérer qu'une maladie est méritée ou qu'elle est comme une punition, un fléau (on parle dans les années 1980 de « peste gay »), un stigmaté ? Est-on responsable de la maladie dont on est atteint ? Demandez-vous si on juge de la même manière ceux qui ont attrapé une grippe et ceux qui ont été contaminés par le VIH (ou les fumeurs qui ont un cancer du poumon): cette différence de traitement est-elle juste ?**
- (3) A la fin de l'extrait, le narrateur explique que ce qu'il a subi l'a rendu mutique, incapable de raconter sa propre expérience, dépossédé de son propre vécu. Comment l'examen aurait-il pu être mieux vécu ? Qu'a-t-il manqué ici ?**

Extrait 4

Le gecko, cette espèce de lézard renflé, épaté, à courte queue, aux cinq doigts détachés minuscules, comme étoilés, spatulés et à ventouses, qui vit dans les souppentes de nos chambres, y roucoule amoureusement la nuit et fait entendre son clic-clac répété de billes entrechoquées, le gecko farouche dont nous aimons la présence au point que nous cherchons à le caresser, mais que le beau-père du maire, l'an passé, dans leur maison de campagne, avait voulu assommer avec un journal replié, disant que c'était une bestiole abominable et vorace, mange nos moustiques, peut-être les bourdons, les fourmis, les papillons de nuit, les phalènes, il se jette dessus en les gobant du bout de sa langue poisseuse déroulée, après s'être excité à les épier à distance, fondu dans la muraille, en faisant le mort. La vipère mange le gecko. Le petit lézard, nous l'avons vu hier déterrer et bouffer un ver de terre rose annelé et recroquevillé, encore tout humide, qui était à demi gros comme lui. L'an dernier avec Jules nous avons observé ces couples de lézards se chamailler puis se battre à mort jusqu'à ce que l'un parvienne à sectionner le corps de l'autre, et à la mastiquer. La grande couleuvre peu farouche qui se déroule sur la pierre et disparaît dans les rosiers, noire cerclée de blanc, vénérable, lente comme un centenaire ou vif-argent comme un diable, mange les souris. Les souris mangent nos biscuits et nos grains empoisonnés, qui coagulent leur sang dans leurs terriers. Le hérisson, dont nous avons touché les aiguilles du bout des doigts sans nous piquer, alors qu'il tremblotait de peur tout recroquevillé dans le buisson sans laisser voir son museau, mange des mulots. Le crapaud mange des mouches et des petits insectes qu'il lape rapidement pour les mâcher ensuite pendant des heures dans la poche de son goitre. Le faucon pioche le crapaud. L'homme mange des animaux, des agneaux, des cochons de lait, des entrailles, des cervelles, des reins et des rognons blancs, des coeurs, des poulpes, des batraciens frits, des organismes palpitants, des huîtres crues. Le sida, microscopique et virulent, mange l'homme, ce géant.

- (1) On perçoit souvent le sida comme quelque chose d'extraordinaire, et il l'est, surtout à l'époque du récit (nous sommes en 1991, le sida fait des ravages, l'AZT redonne espoir mais a des effets secondaires dévastateurs) où les malades sont promis à une mort prochaine et quasi-certaine, et à une dégradation douloureuse de leur condition qui les conduit à devoir apprendre à vivre autrement. Montrez en quoi cet extrait donne une apparence ordinaire à ce qui est extraordinaire, en examinant le sida sous un angle biologiste ou naturaliste.**
- (2) Dans cet extrait, le narrateur évoque sa maladie comme un rapport de cause à effet: le virus du VIH, bien que minuscule, dévore le géant humain qui développe alors la maladie du sida. On pourrait lire ce texte comme une approche fataliste du monde. Le fatalisme est une doctrine selon laquelle le cours des choses est nécessité par une puissance supérieure et extérieure: il ne servirait rien de lutter contre l'ordre du monde mais il faudrait simplement l'endurer. Mais vis-à-vis du sida (et plus généralement, vis-à-vis de tout ce qui affecte les affaires humaines), peut-on vraiment être fataliste ? Expliquez pourquoi la liberté humaine permet toujours de s'insérer à l'intérieur du déterminisme (le déterminisme est un principe scientifique selon lequel dans les mêmes conditions, les mêmes causes produisent nécessairement les mêmes effets).**